



Elena Ferrante et la suite d'une fascinante saga italienne *Page F 5*



L'écoféminisme par une anthologie de ses textes fondateurs *Page F 6*

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 11 ET DIMANCHE 12 FÉVRIER 2017



«Les traces de la vie restent si peu longtemps après la mort», souligne Anne-Renée Caillé.

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

RENCONTRE

La mort lui va si bien

Avec un minimalisme fort, Anne-Renée Caillé met en poésie les souvenirs d'embaumeur de son père

DOMINIC TARDIF

Et si le thanatologue et l'écrivain avaient davantage en commun que nous le soupçonnerions? L'un et l'autre ne s'appliquent-ils pas, contre ce que le bon sens prescrit, à reconstituer, à l'aide d'outils imparfaits, une version du réel ne pouvant aspirer, au mieux, qu'à en proposer une image parcellaire et déformée?

«C'est sûr que ça dépend de quel type d'écrivain tu veux être. Ça dépend si tu veux bien farder le réel ou si tu préfères lui donner un petit côté brut et violent. Pour mon père, l'effet de réel était important, mais il détestait trop farder. Je pense que c'était ça, son art à lui, cette façon de rendre les gens vivants une dernière fois», observe Anne-Renée Caillé, dans le chic fauteuil de cuir blanc

crème d'un salon funéraire d'Outremont, un de ces lieux où il semble encore possible d'être conduit à son dernier repos sans être enseveli sous le kitsch d'un parfum odieusement capiteux et d'un maquillage digne de Broadway.

Refuser de trop farder le réel, c'est aussi le travail auquel se mesure l'auteure de *L'embaumeur* (Héliotrope), inventaire des cas les plus marquants, troublants ou loufoques consignés dans les archives mentales de son père, qui a pratiqué pendant 20 ans ce métier de camouflage et de trucage. L'homme peu loquace n'avait jamais réellement levé le voile sur son ancienne vie, jusqu'à ce qu'il raconte inopinément à sa fille deux cas en 2010, au détour d'un repas ordinaire.

Bien qu'elle n'ait jamais cru bon l'interroger à ce sujet, la doctorante en création litté-

raire qu'elle était alors découvre une précieuse matière première, puis entreprend de questionner son père au cours de nombreux déjeuners. À l'aide d'une langue refusant courageusement d'emballer les cadavres dans un hypocrite linéaire de lyrisme, elle retranscrit sans fioriture ce qu'elle a récolté, armée d'un parti pris pour le non-dit et pour le silence tranchant avec une époque où la mort croule trop souvent sous un babil pop-psychologisant.

Exemple, page 51: «Un accident de voiture. Un corps qui prend en feu, on lui demande de l'habiller avant la mise en cercueil, ce qu'il refuse, il n'y a plus de corps les os sont noircis et frêles on ne peut pas, il sera mis ainsi dans un cercueil fermé. Dans le salon funéraire la famille forcera le cercueil, un cadavre calciné sera vêtu, un cercueil refermé.»

«J'ai toujours été attirée par des écritures économes, mais qui proposeraient aussi des phrases qui peuvent être puissantes, qui peuvent avoir le sens du punch», explique celle qui a creusé à l'université la poésie du regretté Christophe Tarkos, lui-même partisan d'une force d'évocation que ne peut permettre que le minimalisme.

À la morgue, «on libère les corps». Comme s'ils étaient tenus captifs avant, surveillés», écrit-elle ailleurs, en se contentant de cueillir l'improbable poésie (libérer les corps) que recèle le vocabulaire employé par ceux qui, chaque jour, côtoient la mort.

«Ça vient beaucoup de mon père aussi», poursuit-elle en adoptant ce murmure qu'imposent les salons funéraires. «Sans dire que je l'ai complètement vampirisé, la structure

VOIR PAGE F 2 : MORT



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le romancier nous propose un petit livre déjanté, facétieux, qui se dissout dans une sorte de cul-de-sac narratif parfaitement assumé.

PREMIER ROMAN

Monologue d'un trou noir

Aleksi K. Lepage promène son regard psychotronique sur l'ère du vide

CHRISTIAN DESMEULES

C'est d'abord une phrase d'Edgar Allan Poe qui nous donne le ton: «Toute ma nature se révolte à l'idée qu'il existe un seul être humain dans l'Univers qui me soit supérieur.» Une sensibilité que fait sienne le protagoniste à la fois détestable et attachant de *Journal d'un psychotronique*, le premier roman d'Aleksi K. Lepage.

«Je suis une masse nuageuse, je suis une panne de courant», juge l'homme qui entame son court monologue. Et là où il va, «les choses se voilent, cessent mystérieusement de se produire». Comme s'il était à lui seul une sorte de trou noir. Contempteur mou de son époque, Bartleby en verve qui enfle les diatribes, il n'aime rien tant que de s'en prendre d'abord à lui-même.

Mais l'arrivée soudaine d'un énorme objet suspendu dans le ciel de Montréal vient faire de l'ombre à cet «adulte platement mâle, caucasien, peu fier et hétérosexuel tristounet». Un «onni tourbeux» qui flotte en suspens au-dessus du Stade olympique de Montréal — ce monument «en forme de cuvette cyclopéenne prête à recevoir les étrons du grand Cthulhu».

Prélude à une autre fabuleuse injustice: «Parmi les myriades d'autres choses qui ne me disent rien dans la vie et pour lesquelles je n'ai aucune intelligence ni aucune affinité, j'inscrirais, très haut sur la liste, la biologie végétale, la politique et la science-fiction, et m'y voici plongé par trois fois. Qu'ai-je donc fait pour mériter cela?»

Et qu'a donc fait, lui, Aleksi K. Lepage? Né à Montréal en 1972, il a d'abord hérité du «K» au milieu de son nom de ses parents «hippies» qui l'ont prénommé Kayou. Après avoir été pigiste pour *La Presse* durant une quinzaine d'années, principalement affecté à des sujets culturels, il a puisé dans ses « tiroirs sans fonds » pour alimenter ce court roman issu d'une nouvelle qu'il a augmentée pour l'occasion.

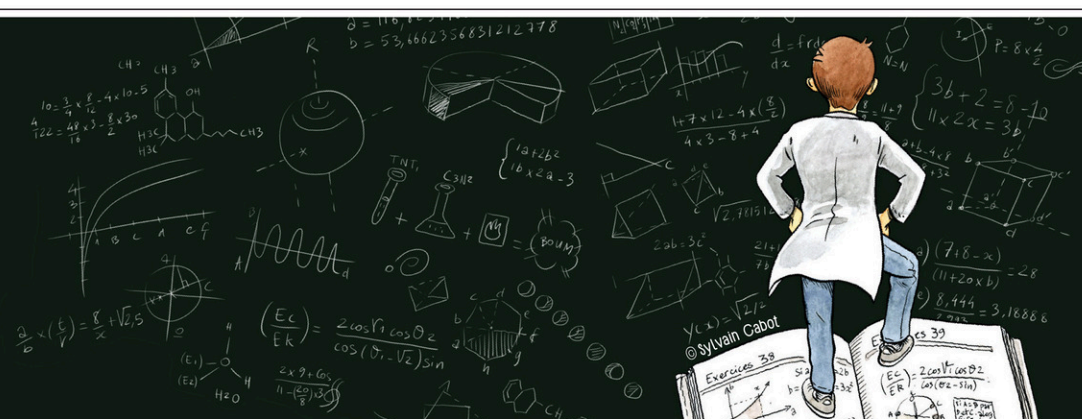
Un monument à l'immobilisme

«Je cherchais d'abord à faire une sorte de pastiche de science-fiction», confie Aleksi K. Lepage

VOIR PAGE F 2 : MONOLOGUE

Salon des sciences

Pour les 5 à 15 ans
dès le 10 février 2017



Librairie **Monet**

Des livres et des libraires

librairimonet.com

LIVRES

LA VITRINE



Il ne faut jamais sous-estimer le pouvoir de réconfort d'une voix, celle d'une mère expliquant au téléphone à sa fille sa recette de sauce à spaghetti. L'une se trouve sur la Côte-Nord, l'autre à Paris, perdue, seule, en chute libre. Dans sa cabine téléphonique, elle va savourer la douceur dans l'étrangeté du moment — «*Tu veux faire manger mon spaghetti aux Français ?*» demande la mère. Puis, elle replonge dans l'inconfort d'un voyage manqué. La voix intérieure de la narratrice a ce souffle maîtrisé des grandes comédiennes, ce qu'est Sylvie Drapeau, qui donne ici sa suite à *Fleuve*, récite d'une catastrophe familiale qui relatait la noyade d'un frère. *Le ciel*, qui relève bien plus de l'épistolaire curatif que d'un geste romanesque fort, parle à une mère qui n'est plus là, remonte le fil d'un passé, d'un héritage, en parlant de conservatisme, de premier amour, d'un voyage à Paris, d'un Québec en mutation et de ces sales maladies qui brisent parfois trop tôt les liens et font s'éteindre définitivement des voix. «*Si nous avions su, que ce serait si court la vie avec toi, nous t'aurions mieux regardée, peut-être mieux aimée*», dit la narratrice dans la brièveté de ce monologue à la tonalité juste qui laisse l'in-time se révéler dans son incroyable universalité.

Fabien Deglise



C'est une figure du méchant à l'intelligence féroce qui semble fasciner particulièrement le présent. Après la série télévisée *Narcos*, succès populaire dans les univers télévisuels désynchronisés, Pablo Escobar, «*El Patrón*» comme on l'appelle dans le milieu, se fait à nouveau ausculter le mythe, sans complaisance, dans une solide biographie dessinée. Avec comme point de départ son assassinat le 2 décembre 1993, l'œuvre remonte le fil d'une vie hors norme faite de crimes, de pouvoir, de séduction, de cruauté et de violence, en passant par les fondements de sa marginalisation — dans le vol de pierres tombales —, la guerre des cartels, les obsessions américaines que le narcotraffiquant a induites ou encore la Catedral, cette prison luxueuse d'où il a continué de rire du monde tout en s'amusant des pouvoirs politiques et en s'enrichissant encore sur le dos des âmes perdues et droguées de l'Amérique. Au scénario, l'italien Guido Piccoli tient le tissage serré, avec tous ces détails qu'il a vu passer de près sous ses yeux, pour avoir vécu à Bogotà en 1990, ville alors en pleine guerre entre le cartel d'Escobar et Los Pepes, ce groupe paramilitaire aux racines plutôt tordues. Les encres lumineuses de Palumbo, posées sur un trait réaliste, font le reste pour magnifier ce récit historiquement fort qui tient en haleine.

Fabien Deglise



RÉCIT

Les pèlerins de l'infini

Avec *La route sacrée*, Jean Désy et Isabelle Duval livrent un plaidoyer de foi et d'espérance pour le Québec

CHRISTIAN DESMEULES

La beauté, comme le sacré, est avant tout dans l'œil de celui ou de celle qui regarde. On peut la trouver partout, elle se construit comme un imaginaire. En 1730, le père Pierre-Michel Laure, un missionnaire jésuite chez les Montagnais du Saguenay, avait célébré une messe dans un «*Antre de marbre*» dans les collines de quartzite à l'est du grand lac Mistassini. Un endroit considéré comme chamanique par les Amérindiens.

À l'été 2014, pendant une dizaine de jours, Jean Désy, sa compagne Isabelle Duval et un ami prêtre, Pierre-Olivier Tremblay, ont pris ensemble la route vers Colline-Blanche, avant de faire un petit bout en canot pour atteindre cette fameuse grotte et tenter une «réactualisation» de ce puissant choc des cultures en y célébrant à leur tour l'eucharistie.

De Sainte-Brigitte-de-Laval à Chibougamau, en passant par Sainte-Anne-de-Beaupré, Chicomitimi et Mistassini, vont ainsi se succéder conversations, prières et chansons, lecture de poèmes, rencontres, incantations et contemplation. Une sorte de pèlerinage entrepris afin de «*géopoétiser le monde*» et de tisser des liens avec l'autochtonie du Québec. Avec un peu d'eau bénite, ils posent des questions ouvertes sur le passé et sur l'avenir.

Jean Désy expose le cœur de leur problème: «*Comment arriver à pouvoir affirmer: nous sommes croyants, nous croyons en la qualité de la parole du Christ, bien que cette expérience n'exclue pas celle des*



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Jean Désy et Isabelle Duval ont voulu, par leur voyage, «géopoétiser le monde».

Cris d'il y a mille ans ?

Un voyage immobile

En remaniant les textes du blogue qu'ils ont tenu à l'heure de leur voyage, *La route sacrée*, qu'ils dédient «*au Québec de demain*», est donc le récit de cette expérience (aventure serait un mot trop fort) où les deux auteurs prennent tour à tour la parole — au risque de se répéter parfois et de donner un tour drôlement immobile à leur voyage.

Le catholicisme est-il devenu un tabou au Québec? Pire, estime Isabelle Duval, la plus ardente des deux sur ces questions, «*c'est un véritable nœud, voire un ulcère, qui, je le crois, nous coupe en partie de nos racines et nuit à notre évolution*». D'où l'importance, croient-ils, de rechercher une troisième voie qui serait quelque part «*entre le nihilisme et l'impéria-*

lisme», notamment pour nourrir des liens harmonieux avec les Amérindiens.

«*Il faut de toutes nos forces, collectivement, créer un espace où la quête spirituelle peut se vivre, où on a le droit de poser la question du sens à donner à nos vies. Peut-être que c'est en voulant à tout prix la reléguer à la vie privée de tout un chacun que les dérives extrémistes surviennent ?*»

Parfumé à l'encens plus qu'aux branches d'épinette, *La route sacrée* s'écarte un peu de la vision plus panthéiste que Jean Désy exprimait dans *Du fond de ma cabane* (XYZ, 2002), qu'il réitère ici par moments: «*Le sacré est affaire humaine. Chaque être humain a le pouvoir de profaner comme de sacraliser le monde qui l'entoure, de même que son propre monde intérieur. À mon sens, la notion de "sacré" dépend d'une vision*

du monde bien particulière, celle d'être ou de ne pas être dans un rapport de plus grande harmonie avec le monde, avec soi, au cœur du monde.»

Mais sans doute aurait-il mieux valu que chacun de son côté fasse le récit de cette expérience, en lui donnant aussi la forme unique qui lui convenait. On y trouve des détails futiles, beaucoup trop d'autojustification, un discours ronflant et redondant sur leur démarche qui va jusqu'à étouffer parfois la puissance brute du silence et du paysage qui les transporte. À chacun son chemin.

Collaborateur
Le Devoir

LA ROUTE SACRÉE

★★★
Jean Désy et Isabelle Duval
XYZ
Montréal, 2017, 412 pages

MORT

SUITE DE LA PAGE F 1

narrative des fragments était souvent déjà présente dans ce qu'il me révélait. Même si c'est un homme de sa génération, donc pas un homme expansif, c'est quelqu'un qui a le sens de la répartie. Sans le savoir, il raconte bien.»

L'embaumement, un artisanat

Un pied arraché à une fillette que l'on souhaitait simplement délester d'un patin. L'abdomen lisse-lisse-lisse — parce qu'une anguille y a préalablement frayé son chemin —

d'un corps repêché des eaux beaucoup trop tard. Un cuir chevelu grugé par les vers, sous une perruque fixée à la Crazy Glue. En décrivant les différents états de détérioration de la chair aboutissant sur la table de travail de son père, Anne-Renée Caillé oscille constamment entre l'humour noir (et involontaire) d'une vie qui s'accroche à son étranger même après s'être envolée, et le tragique de nos enveloppes fragiles, qui pourrissent comme de la viande au soleil.

«*Les traces de la vie restent si peu longtemps après la mort*», observe celle qui, en évoquant, à la fin de son récit, le départ précipité de sa mère, rappelle à quel point la Faulchaise se fraie un chemin en

toute souveraineté.

Que ce premier livre d'Anne-Renée Caillé s'intitule *L'embaumeur* et non pas «*Le thanatologue*» n'est évidemment pas innocent. Cet effort de «*dévoilement*» auquel l'auteure s'attelle ici concerne certes un métier, mais aussi le rapport de son père à une époque où l'artisanat des dépouilles que l'on prépare à être exposées en était encore un.

Papa Caillé accrochera donc seringues, couteaux et autres outils de peur de crouler sous les corps, qui s'accumulaient à la fois métaphoriquement entre ses deux oreilles, mais aussi littéralement dans son atelier, où les impératifs de productivité d'une société où rien n'est jamais assez rapide

le rattrapait.

«*Passer 20 ans de sa vie en compagnie de cadavres, voir les traces de la maladie sur les corps, ça prend du sang-froid, et ça vient avec une lourdeur*», note sa fille en employant un mot — lourdeur — prononcé par son père lui-même. «*Il y a aussi qu'il aimait le travail bien fait et que c'était de moins en moins possible*». La mort, qui chaque jour s'acharne trop efficacement à sa tâche, n'est certainement pas un modèle à imiter.

Collaborateur
Le Devoir

L'EMBAUMEUR

Anne-Renée Caillé
Héliotrope
Montréal, 2017, 104 pages

MONOLOGUE

SUITE DE LA PAGE F 1

en entrevue. Lui qui, comme son antihéros, n'est pas du tout un fan de science-fiction, précise-t-il. «*C'est en relisant l'espèce de journal intime que je tenais au début de la vingtaine que la réunion des deux s'est imposée.*»

«*Je me suis trouvé extrêmement arrogant, poursuit-il. Mon journal intime me tombait moi-même sur les nerfs!*» Le ton était donné: distance et dérision sur fond de quelques lourdes vérités. Et ça canonne dans tous les sens dans ce «*défolioir égocentrique et monomaniacal*».

L'espèce de nihilisme apathique du protagoniste (que tout insupporte, à commencer par lui-même) serait-elle une réac-

tion au trop-plein de notre époque? L'auteur fait remarquer notre immobilisme, les chantiers interminables, la prolifération des cônes orange — nouveau symbole de Montréal. «*S'il devait dans la réalité survenir un événement du même genre, complètement extraordinaire, ça se fondrait vite avec le reste.*»

En cette ère post-factuelle du Moi et de l'opinion, des chroniqueurs à tout va, du grattage de nombril sous de multiples angles, on a le sentiment de ployer sous les commentaires et les commentateurs, croit-il. «*On finit par être étourdis et par avoir envie de se débrancher, c'est complètement épuisant*», reconnaît Aleksis K. Lepage. Et c'est ce que fait à sa manière le protagoniste du *Journal d'un psychotrope*.

Mousse de nombril

«*Cette masse non identifiée*

qui se pose au-dessus du Stade, qui a lui-même l'air d'une soucoupe volante, c'est un peu comme une matérialisation de tous les ego», explique l'auteur. Comme un immense bouchon de mousse de nombril? «*Quelque chose comme ça, oui.*»

Au chapitre de ses influences, Aleksis K. Lepage évoque Buñuel, le Samuel Beckett de Molloy, Henri Michaux ou le penseur chinois Tchouang-Tseu. «*Des fables où les choses ne sont jamais claires.*» Ça et puis les journaux intimes. La colère de Léautaud, l'introspection minutieuse d'Amiel. Sans oublier *Les carnets du sous-sol* de Dostoïevski, dont *Journal d'un psychotrope* partage un peu la densité et le flirt incertain avec la folie.

«*Je ne voulais surtout pas en faire une sorte de loser, pour-*

suit Aleksis K. Lepage, à propos de son personnage. *Il ne fallait pas que ce soit triste, et je ne voulais pas en faire non plus un violent.*»

Le résultat est un petit livre déjanté, facétieux, qui se dissout dans une sorte de cul-de-sac narratif parfaitement assumé. Une grosse dose de bizarroïde bien annoncée par le «*psychotrope*» qui chapeaute l'expérience, adjectif démodé droit sorti de films de série B des années 1970.

Collaborateur
Le Devoir

JOURNAL D'UN PSYCHOTROPE

★★★ 1/2
Aleksis K. Lepage
Noir sur Blanc,
coll. «*Notabilia*»
Paris, 2017, 96 pages

FICTION QUÉBÉCOISE

Le bal des jeunes premières

Entre vieillesse, folie et perdition, trois auteurs font une entrée remarquée sur la scène littéraire avec un premier roman

FABIEN DEGLISE

La première surprise vient d'abord de la naïveté du ton, oscillant entre la candeur d'un Forrest Gump et la lucidité pure d'un Toto le héros, les films de Robert Zemeckis et Jaco Van Dormael. Les mots sont simples, portés par Victor, le narrateur, qui préfère se faire appeler Auguste. Il raconte sa fuite de l'orphelinat Sainte-Marie-des-Cieux, son environnement, son passé, ses racines avec la franchise de ceux qui ne se méfient pas.

La noirceur de la nuit? Il va la percer, avec détermination, malgré la peur, pour s'écrire une nouvelle vie, s'inventer un destin plus joyeux, dans les rues de New York où l'itinérance va le placer aux portes de la petite entreprise, la sienne et celle de ses compagnons d'infortune et complices de la deuxième chance, Georges et Marie.

Auguste « aime beaucoup quand les gens [lui] racontent leurs origines. Ça [lui] permet de [s]inventer des branches généalogiques drôlement variées », dit-il en savourant chaque seconde de sa liberté, de cette existence sans le sou qui dévoile d'autres formes de richesse: une boîte près d'une échelle suspendue en guise de toit, le plaisir d'offrir un cadeau fabriqué de ses propres mains et les autres. « Moi, je pensais qu'il fallait tous faire pareil pour être un groupe, car c'était comme ça à l'orphelinat et dans les tribus du livre qu'on m'a confisqué. Georges pensait plutôt que l'important, c'était d'être soi-même et que nos différences sauraient créer l'équilibre. »

De cette narration pleine d'innocence, de cet esprit simple qui finit par devenir terriblement attachant, Sévryna Lupien, libraire à Sainte-Foy de son état, tire ici un premier roman plutôt surprenant qui trouble habilement les perceptions. La chose s'intitule *Je ne suis pas de ceux qui ont un grand génie* (Stanké). Naïveté, oui! Incohérence, certainement pas!

L'incursion dans la banalité s'y fait confondante, rappelant toutefois que les « faits alternatifs » peuvent être très agréables, surtout quand ils restent dans la sphère du romanesque et du divertissement, là où, finalement, ils livrent le meilleur d'eux-mêmes.

Huis clos épicurien

Ce ne sont pas les faits, mais plutôt tout un destin qu'Hélène, baby-boomer et célibataire, va tenter de conduire sur une voie alternative dans *Zones de proximité* (XYZ éditeur), premier roman de Nicole Vachon, « baby-boomer ayant grandi à Sainte-Foy à une époque où l'instruction supérieure était réservée aux garçons » — c'est comme ça qu'elle se présente —, et qui réalise ici son rêve d'écriture, rêve cultivé durant toute sa vie.

La douceur se répand dans ses mots qui tracent les contours de ce huis clos épicurien dans un condo de luxe d'Ottawa où Hélène a accepté de passer cinq jours, sans possibilité de contact avec l'extérieur, en compagnie d'un homme qu'elle connaît peu. Il s'appelle Gabriel. Il est malade. Il peine à communiquer par la parole et veut mettre fin à ses jours. Elle va essayer de l'en dissuader. C'est le contrat qui les unit.

Le caractère un peu convenu de la finale tranche avec le reste de ce récit qui rapproche avec élégance et raffinement deux solitudes pour mieux en ausculter les racines, les angoisses qu'elles ont fait naître, mais surtout pour mettre en lumière ces vies que l'absence de l'autre finit un peu par éteindre.

Se détruire et se trouver

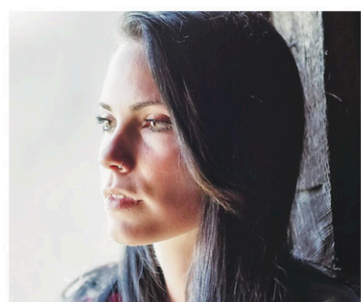
Ça s'allume vite. Ça commence fort, cru, de manière



Sévryna Lupien



Nicole Vachon



Catherine Bellemare

éclatante, avec une plume singulière qui ne peut que transpercer le lecteur en racontant la vie d'Emilie, jeune fille à la dérive, en quête d'elle-même et qui va chercher le sens d'une condition qu'elle peine à maîtriser, dans les marges et les extrêmes.

Il y a de la violence dans le sexe, dans la facilité avec laquelle elle s'ignore et se perd pour être sûre de ne pas trop se voir. Emilie a *Une irrésistible envie de fuir* (Éditions David), en somme, mais cela ne va l'amener nulle part.

Jeune auteure à l'écriture vive et limpide, Catherine Bellemare signe ici un premier roman qui change de ton en cours de route et se perd un peu en chemin, mais qui arrive malgré tout, dans ses premières pages, à poser un regard percutant sur cette jeunesse aux repères troublés. Cette jeunesse qui cherche des réponses simples à la complexité de leur mal-être dans les échanges de fluides corporels, dans l'alcool, dans les interdits et surtout dans toutes ces impasses que l'aveuglement volontaire fait parfois prendre pour des issues de secours.

Les sentiments s'y expriment dans la douleur, l'amour est toujours problématique, faute d'avoir été découvert. L'attachement est meurtri, marqué aussi par cette grand-mère à l'hôpital qui s'en va, mais également par ce rapport étrange aux hommes qu'une Anna va permettre à Emilie de s'expliquer.

Salement humain, le récit parle de ceux qui s'infligent le pire dans l'espoir d'aller un peu mieux, et il le fait en étant au final plutôt bien et sans trop de mal.

Le Devoir

JE NE SUIS PAS DE CEUX QUI ONT UN GRAND GÉNIE

★★★★
Sévryna Lupien
Stanké

Montréal, 2017, 180 pages

ZONES DE PROXIMITÉ

★★★★ 1/2
Nicole Vachon
XYZ éditeur

Montréal, 2017, 184 pages

UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE DE FUIR

★★★★ 1/2
Catherine Bellemare
Éditions David

Ottawa, 2017, 238 pages

Crier dans le désert de la solitude

Le palais de la fatigue pose une écriture cherchant à donner un sens à la vie



DANIELLE LAURIN

La froideur, la distance. C'est ce qui ressort à première vue de l'écriture de Michael Delisle, poète, nouvelliste et romancier québécois à l'aube de la soixantaine qui publie depuis une trentaine d'années.

Mais derrière cette façade, on entend de livre en livre une voix qui crie, dans le désert de la solitude, son désarroi, sa fragilité, son désenchantement permanent. Une voix de plus en plus nue, assumée.

Il y a trois ans, dans *Le feu de mon père*, un récit d'inspiration autobiographique salué par le Grand Prix du livre de Montréal, Michael Delisle revisitait sa relation impossible avec la figure paternelle monstrueuse. En creux, c'est aussi un portrait de l'écrivain qui se dessinait: « De ma vie, je ne me souviens pas d'avoir été léger. »

Le narrateur de son nouveau livre, *Le palais de la fatigue*, pourrait dire la même chose. Et il pourrait tout aussi bien assumer cette phrase que l'on retrouve dans *Le feu de mon père*: « Lire de la poésie et écrire de la poésie m'ont aidé à tenir bon. »

Mais cette fois, il ne s'agit pas d'un récit. Non plus d'un roman. Plutôt d'un recueil de nouvelles, officiellement. Même si on retrouve partout le même narrateur et que l'on croise des personnages récurrents.

L'ordre chronologique est respecté. Ça commence à l'adolescence du narrateur et ça se termine quelque part dans sa quarantaine ou sa cinquantaine, ça reste flou. Le tout avec des ellipses, de grands sauts dans le temps.

Vide affectif, existentiel

Au départ, le garçon vit dans un cottage tout neuf tapissé de « shag » avec sa mère avec son frère. Pas de père à l'horizon. Nous sommes en banlieue de Montréal, comme souvent dans les livres de l'auteur. Une banlieue morne, où l'ennui règne. Longueuil. L'époque n'est pas précisée, mais tout donne à penser que nous sommes dans les années 1970.

On comprend que la mère, hrier sans le sou, s'est acquinée avec un homme d'affaires aussi fortuné que malhonnête. S'il est aussi son amant, il n'est pas le seul sur la liste. Tout occupé par sa personne, la mère se montre peu soucieuse du sort de ses garçons. Pas d'amour, aucune tendresse, dans cette maison.

Les frères vivent chacun de leur côté, sauf quand vient le temps de partager un repas improvisé. L'aîné écoute de la musique celtique et prône l'indépendance de la Bretagne. Tandis que le narrateur s'essaie à la poésie sur une machine à écrire... que sa mère va bientôt lui subtiliser sans remords.

Un matin, ça semble surréaliste, mais un jeune ours noir ensanglanté fait la pluie et le beau temps dans la cuisine. Enfin un événement digne de mention dans la vie des garçons, qui vont prendre en charge l'animal. Pas pour longtemps...

Il leur faut bien se rendre à l'évidence: « L'ours grandirait. Nous ne pouvions pas le garder éternellement dans le garage. » Sentiment d'échec. Puis l'ennui, le vide à nouveau.

Découverte de l'underground littéraire montréalais

On tourne la page, le narrateur est au cégep. Le prof de poésie initie ses élèves à l'avant-garde littéraire. Description peu amène du type: « Cet obèse qui zézayait des boutades de Roland Barthes et parlait de Burroughs comme s'il avait déjà rencontré avait une façon un peu arrogante de regarder par la fenêtre quand il nous parlait. »

Le narrateur va pourtant se jeter dans ses griffes. Lui qui vit dans les brumes de sa « mé-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

« Lire de la poésie et écrire de la poésie m'ont aidé à tenir bon. » Cette phrase tirée du récit *Le feu de mon père* pourrait aussi s'appliquer au narrateur du dernier livre de Michael Delisle.

« Est-ce que j'ai une marque sur le front qui annonce ma disposition à tendre l'autre joue? C'est, en tout cas, le rôle que j'ai joué avec mon frère. Depuis l'enfance. »

Extrait de *Le palais de la fatigue*

lancolie permanente», cultive des pensées suicidaires et ne rêve que de sortir de sa banlieue, va changer complètement de vie.

Il va vivre avec son prof sa première relation sexuelle. Pas très excitante, pour tout dire: « J'ai senti le tablier de son ventre s'étaler sur moi. Sa peau était collante. Il m'a couvert de tout son corps et il a gémi presque immédiatement. » Peu importe, pour le garçon de 18 ans, cet homme représente tous les signes de gloire auxquels il n'a pas accès.

Grâce à son prof, tout un monde s'ouvre à lui. Il l'accompagne à Londres, quitte sa banlieue pour un appartement coloré du Plateau et s'initie aux codes de la poésie *underground*, à coups de lancements et de lectures publiques arrosés.

Son but: s'intégrer à tout prix, quitte à se nier lui-même. Quitte à faire le dos rond devant son mentor. « Mon astuce était simple: j'évitais les phrases. Toute affirmation m'aurait exposé aux tirs de son ironie cruelle. »

Les années passent. L'apprenti poète en vient à publier dans les revues. « La vie de poète était une voie. J'apprenais à mettre la littérature au centre de ma vie quotidienne. » Mais la relation avec le prof-poète se détériore. Le jeune éphèbe à vieillir, affiche une calvitie naissante... comment pourrait-il séduire encore son amant? Rupture.

Sentiments de trahison

On suivra le narrateur de déception en désillusion. Sa meilleure amie qui rêvait de médecine douce, fumait des joints avec lui, s'habillait dans le style hippie se vêt maintenant en madame et travaille comme commis dans une Caisse populaire. Plus rien en commun avec elle.

Quant au frère aîné, qui a connu un épisode marxiste-léniniste, il est devenu père de famille, travaille comme ouvrier et a développé un goût pour la reconstitution historique. Quand il convie son frère à un voyage de pêche, c'est pour lui arracher une promesse et profiter de lui.

Prise de conscience tardive du narrateur: « Est-ce que j'ai une marque sur le front qui annonce ma disposition à tendre l'autre joue? C'est, en tout cas, le rôle que j'ai joué avec mon frère. Depuis l'enfance. »

Même l'ami artiste, photographe de longue date, déçoit.

Il a décidé de tourner le dos à son art, décrétant que son œuvre est finie. Le narrateur ne cache pas de son côté qu'en vieillissant, il a lui-même de moins en moins d'idées pour écrire.

De plus en plus étranger au monde, désabusé, se sentant trahi de toutes parts, il ne démissionne pas pour autant. Pas encore. Même s'il travaille « avec une ambition de plus en plus élémentaire ». Car en dehors de l'écriture, que lui reste-t-il?

On pourrait peut-être parler d'acharnement. Ou de lucidité? « J'écris pour voir à quoi la vie ressemble, une fois écrite. » Il suffit de relire *Le palais de la fatigue* à la lumière de cette dernière phrase pour se convaincre que l'exercice est loin d'être vain.

LE PALAIS DE LA FATIGUE

★★★★ 1/2
Michael Delisle
Boréal

Montréal, 2017, 144 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS			
Du 30 janvier au 5 février 2017			
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT	PRÉSENTÉ
		NO	DE SEMAINES
Romans québécois			
1	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/ Marchand de feuilles	1/19
2	Rue des Remparts	Micheline Lachance/ Québec Amérique	-/1
3	L'Autre Reflet	Patrick Sénécal/Alire	2/14
4	Le club des joyeuses divorcées	Evelyne Gauthier/ Guy Saint-Jean	3/3
5	L'année sans été • Tome 1 Les fiançailles au...	Julie Lemieux/ Hurtubise	4/2
6	Quand l'amour change d'adresse	Johanne Pronovost/ Mortagne	6/3
7	Conversations avec un enfant curieux	Michel Tremblay/ Leméac	5/13
8	Marée montante	Charles Quimper/ Alto	-/1
9	L'amour au temps d'une guerre • Tome 3 1945...	Louise Tremblay- D'Essiambre/ Guy Saint-Jean	8/6
10	Seulement toi	Sara Agnès L'ADA	-/1
Romans étrangers			
1	Le saut de fange	Lisa Gardner/ Albin Michel	1/4
2	Le cas Malaussène • Tome 1 Ils m'ont menti	Daniel Pennac/ Gallimard	2/3
3	Haute tension	Richard Castle/ City	-/1
4	The Women's murder club • Tome 14 14e péché...	James Patterson/ Maxine Paetro/ Lattès	3/4
5	Jeux de miroirs	Eugen-Ovidiu Chirovici/ Les escaliers	8/2
6	La chimiste	Stephanie Meyer/ Lattès	-/1
7	L'andouille • Tome 2 Le choix	Anna Todd/ Homme	5/2
8	Délires mortels	Kathy Reichs/ Robert Laffont	9/7
9	L'immeuble Christodora	Tim Murphy/ Plon	6/2
10	Tu verras, les âmes se retrouvent toujours...	Sabrina Philippe/ Editio	-/1
Essais québécois			
1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSweeney/ Guy Saint-Jean	1/16
2	Camarade, ferme ton poste	Bernard Émond/ Lux	2/4
3	Le nouveau régime. Essais sur les enjeux...	Mathieu Bock-Côté/ Boréal	3/3
4	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/ Boréal	4/14
5	Le code Québec	J.-M. Léger J. Nantel P. Duhamel/ Homme	5/19
6	Le témoin	Lino Zambito/ Homme	8/13
7	Un présent infini	Rafaële Germain/ Atelier 10	6/11
8	Et si la beauté rendait heureux	François Cardinal Pierre Thibault/ La Presse	9/16
9	Le centre du monde	Emmanuelle Walter/ Lux	-/1
10	Politiques de l'extrême centre	Alain Deneault/ Lux	-/1
Essais étrangers			
1	Après le capitalisme. Essai d'écologie politique	Pierre Madelin/ Écosociété	4/3
2	Guide des égarés	Jean d'Ormesson/ Gallimard	3/13
3	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/ Albin Michel	1/51
4	Qui gouverne le monde? L'état du monde 2017	Collectif/ Découverte	-/1
5	La pensée féministe noire	Patricia Hill Collins/ Remue-ménage	-/1
6	De l'âme	François Cheng/ Albin Michel	8/10
7	Rassemblement. Pluralité, performativité et...	Judith P. Butler/ Fayard	-/1
8	La plénitude du vide	Xuan Thuan Trinh/ Albin Michel	9/2
9	Le terrorisme expliqué à nos enfants	Tahar Ben Jelloun/ Seuil	8/2
10	Environnement. Les années optimistes	David R. Boyd/ Multimondes	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

FICTION CANADIENNE

En manger toute une

La Terre-Neuvienne Megan Gail Coles célèbre le fantastique gâchis des existences malheureuses

DOMINIC TARDIF

Simple question de perspective. Le malheur, à distance adéquate, se révèle parfois une précieuse source d'hilarité, surtout si ceux qu'il prend en grippe ont la politesse de l'embrasser avec éternement et sarcasme.

Est-ce que Kim accueillera avec sérénité la masse logée dans son sein droit? Fera-t-elle preuve d'une noble résilience devant le couple que forment son ex, qui l'a laissée en apprenant son cancer, et Deb, sa meilleure amie, «la plus salope d'entre les salopes»? Respirera-t-elle d'aise en la voyant promener son ancien chien, ce husky auquel elle a offert tant de soins?

Bien sûr que non! Peu importe ce que l'époque claironne, «elle ne se laissera pas entraîner dans la mer d'ondes positives qui submerge les participants à ces activités de collecte de fonds malhonnêtes. Elle n'entendra pas de fucking chanson sirupeuse au message optimiste», écrit Megan Gail Coles dans *Traction intégrale pour célibataire*, la nouvelle la plus tragique et la plus drôle de son premier livre traduit en français, *Les habitudes alimentaires des mal-aimés*, deuxième titre d'une collection que consacre Marchand de feuilles à des auteurs des provinces de l'Atlantique.

Souvent tiraillés entre Terre-Neuve et ailleurs ne remplissant pas ses promesses, ils vivent comme exilés d'eux-mêmes, bouffent ce qui leur tombe sous la main ou se gavent de plats les ramenant à un passé plus doux. Certains arrivent de loin, et



LOUIS POWER THE TELEGRAM

Avec *Les habitudes alimentaires des mal-aimés*, la Terre-Neuvienne Megan Gail Coles fait émerger du désespoir pur une forme de comédie comme la littérature québécoise en imagine trop peu.

se demandent comment les Canadiens peuvent empiffrer autant de poulet frit indigeste et de beignets trop sucrés. Une mère devrait aimer inconditionnellement son enfant et ne parvient pourtant qu'à le détester. Dans son infinie tendresse de grand-mère, Hazel râle sans cesse devant

le choix de vie de ses petits-enfants, mais accourt vers le téléphone lorsqu'ils daignent téléphoner.

Fantastique gâchis

Grosse claque au visage du sort qui s'acharne toujours sur les mêmes victimes, *Les habitudes alimentaires des mal-*

més forge dans le désespoir pur une forme de comédie comme la littérature québécoise en imagine trop peu. Megan Gail Coles sait encapsuler en une seule phrase l'état d'esprit de ses personnages à la dérive. Elle joue sagacement avec les niveaux de langue en conjuguant l'élégance de for-

mules soigneusement ouvragées et la fougue d'une langue oralisante, périlleux alliage que la traduction de Sophie Coupal restitue dans toute sa densité, sans compromis ni fausse note.

La représentation d'une certaine diversité culturelle et ethnique prévalant dans

quelques nouvelles pourrait par ailleurs être érigée en modèle. Loin de toute forme de rectitude politique javellisante, l'écrivaine nomme dans toute leur complexité les paradoxes du regard que posent sur le monde des personnages homosexuels ou immigrants, en refusant de les idéaliser, mais en refusant aussi de les réduire à cet élément.

Alors qu'un discours de plus en plus omniprésent répète béatement qu'il n'y a pas dans la vie d'erreurs, seulement des occasions de s'améliorer et d'apprendre, *Les habitudes alimentaires des mal-aimés* fait œuvre de résistance en racontant le quotidien de ceux qui ont abouti dans un cul-de-sac à force de négligence, de ceux qui n'auraient jamais dû accepter de faire ce voyage en Asie ou de celles qui finiront sans doute leurs jours avec ce con de mari, en toute connaissance de cause. Sourire aux lèvres, contemplons avec eux ce fantastique gâchis.

Collaborateur
Le Devoir

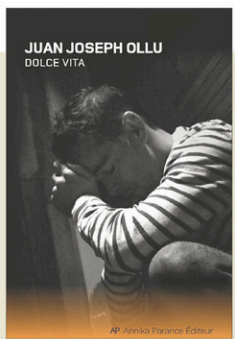
LES HABITUDES ALIMENTAIRES DES MAL-AIMÉS

★★★★

Megan Gail Coles
Traduit par Sophie Coupal
Marchand de feuilles
Montréal, 2017, 262 pages



LA VITRINE



FICTION QUÉBÉCOISE

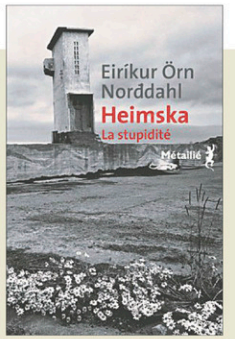
DOLCE VITA

★★★★

Juan Joseph Ollu
Annika Parrance éditrice
Montréal, 2016, 444 pages

«Quel ennui aussi que de croire que, pour certains, la souffrance, l'attente, le désir et la tourmente des sentiments ne représentaient rien d'autre qu'un cliché à fuir», écrit le Montréalais Juan Joseph Ollu dans un premier roman ne craignant pas, lui, de scruter sous tous leurs angles la souffrance, l'attente, le désir et la tourmente des sentiments. Dragueur impénitent au cœur d'un Paris déroulant devant lui un tapis rouge de filles et de libations, l'hédoniste Maximilien se découvre à 18 ans une identité sexuelle moins rigide qu'il le croyait, ainsi qu'une fascination pour son prof Adrien, 26 ans. L'auteur du recueil de nouvelles *Un balcon à Cannes* (2012) prend ainsi salutairement le contre-pied du récit typique du gai-ayant-toujours-su-qu'il-préférerait-les-garçons. À l'aide d'une langue tantôt alambiquée, tantôt joliment surannée, cette variation homosexuelle autour d'une éducation sentimentale autrement très traditionnelle célèbre avec fougue l'universel jusqu'au-boutisme d'une jeunesse découvrant qu'il fait souvent mal d'aimer.

Dominic Tardif



FICTION ISLANDAISE

HEIMSKA LA STUPIDITÉ

★★★★

Eiríkur Örn Norddahl
Métailié
Paris, 2017, 160 pages

Alors qu'*Illska* («Le Mal») était une monumentale histoire de triangle amoureux tourmenté sur fond d'Holocauste juif et de montée de l'extrême droite dans les pays du nord de l'Europe, le deuxième roman de l'Islandais Eiríkur Örn Norddahl, *Heimska. La stupidité*, arpente surtout le territoire de l'intime. Dans un monde dystopique où «l'atmosphère est saturée de transparence et la vie privée a été sacrifiée à des fins de sécurité et de distraction», Aki et Lenita, deux romanciers islandais dans la trentaine, se livrent après leur séparation à une guerre sans merci par webcam et «revanche pornographique» interposées. Dans une ambiance de terrorisme numérique, de plagiat littéraire et tyrannie des réseaux sociaux, il s'agit d'un court roman agité et un peu cynique, lesté de quelques longueurs, à travers lequel Norddahl vilipende le bruit le fond assourdissant de notre époque malade de narcissisme et de transparence.

Christian Desmeules

JEUNESSE

La poésie comme remède à l'intolérance

Dans un album lumineux, Alain Serres laisse la beauté de l'humanité transpercer les dérives du présent

MARIE FRADETTE

Théophraste, un vieux journaliste poète et observateur, a construit une volière tout au bout de son jardin. «Avec vue sur tous les horizons et air pur à volonté», ce sont mille oiseaux qui vont de par le monde et reviennent y loger pour partager avec le vieil homme les nouvelles entendues pendant leur périple. Mais ce que rapportent l'ara blanc, le perroquet vert printemps et autres volatiles n'est pas très reluisant. «La forêt a encore éternué! Boum boum! Les armes ont encore parlé... Et la mer a encore noyé et la faim a encore affamé.» Jusqu'au jour où arrive un colibri, cet oiseau si petit qu'il «peut se glisser dans n'importe quel cœur de fleur [...] entrer par le trou d'une serrure pour saisir le plus minuscule des murmures». Cette toute nouvelle perspective prometteuse porte un baume sur la haine et les horreurs.

C'est toujours avec beaucoup de poésie qu'Alain Serres, auteur, éditeur — on lui doit d'ailleurs la création des éditions Rue du monde en 1996 —, raconte le monde aux enfants, aux adolescents. Sa vision très inclusive fait de ses œuvres des ouvrages qui ouvrent à la discussion et à la tolérance. *Bonnes nouvelles du monde*, c'est un regard porté sur le bon et le mauvais côté des choses, mais surtout sur cette lumière qui parvient à percer le brouillard. La délicatesse des mots choisis, le charme des métaphores, la sagesse et la bonté du personnage du vieux journaliste sont saisissants de justesse. On voyage avec le colibri, ce rapporteur de «nouvelles qui rendraient le cœur joyeux au plus triste des artichauts», pour mieux saisir le côté sensible de l'humanité.

Et toute cette histoire est accompagnée, auréolée des illus-



RUE DU MONDE

trations lumineuses de Nathalie Novi. Son style à la fois réaliste et onirique nous transporte dans un univers intemporel et ouvert sur le monde. D'ailleurs, derrière chaque illustration, des mots venus de partout se laissent deviner. Réalisées sur des pages de journaux, les peintures invitent à découvrir les mots des autres.

Comme une envie de partager la beauté

De toutes les belles histoires rapportées par le coli-

bri, une reste particulièrement touchante. Celle de ces deux championnes de natation, Yusra et Sarah Mardini — à qui l'ouvrage est d'ailleurs dédié — qui ont dû fuir la Syrie comme bien d'autres réfugiés dans l'espoir de trouver une terre accueillante.

Le minuscule oiseau rapporte ainsi au journaliste qu'il les a vues «sauter à l'eau depuis leur pauvre bateau perdu en mer. Il coulait sous le poids de tous ceux qui s'y entassaient. Elles ont nagé, nagé pendant des kilomètres en ti-

«La forêt a encore éternué! Boum boum! Les armes ont encore parlé... Et la mer a encore noyé et la faim a encore affamé.»

Extrait de *Bonnes nouvelles du monde*

rant le bateau derrière elles comme un morceau de leur pays perdu. Quand elles ont atteint la côte, tout le monde s'est serré dans leurs quatre bras mouillés». L'Allemagne a par la suite accueilli les sœurs, et Yusra a d'ailleurs pu participer aux Jeux olympiques de Rio en août 2016.

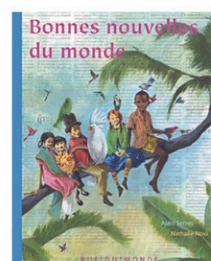
Au cœur de ce récit, le colibri devient le témoin de tous ces instants d'éternité, l'œil bien ouvert posé sur ces réconfortantes anecdotes qui ne nous sont que rarement contées. Sans tomber dans le sentimentalisme, il faut dire que c'est l'âme remplie d'espérance qu'on ressort de cette lecture, porté par le désir de partager de la beauté, de la poésie, mille et une douceurs parce que, comme le dit Théophraste, «il y a de bonnes nouvelles du monde à partager. Et de très bonnes nouvelles à espérer».

Collaboratrice
Le Devoir

BONNES NOUVELLES DU MONDE

★★★★

Alain Serres
Rue du monde
Paris, 2017, 30 pages



LIVRES

RÉCIT

Les bons, les brutes et le négociant

Le piéton du Grand Nord raconte l'exploration de la toundra et le contact avec ses premiers habitants

LOUIS
HAMELIN

Il y a deux ans, à cette époque de l'année, je lisais la passionnante anthologie des récits de premières rencontres entre civilisation blanche et monde amérindien présentée par Marie-Hélène Fraïssé. Peu après, les Patriots remportaient dramatiquement le Superbowl dans les dernières secondes du match. Cette année, je me suis régalé du *Piéton du Grand Nord*, célèbre chronique de la « première traversée de la toundra canadienne (1769-1772) » rédigée par un grand commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson, Samuel Hearne, et éditée par Marie-Hélène Fraïssé. Peu après, les Patriots remportaient dramatiquement le Superbowl sur le dernier jeu du match. Vive la constance !

Pas facile, après cette apothéose de drame sportif, de prouesses épiques, de légende en train de s'écrire, d'histoire en direct, de cuisses légères et de fastes civilisationnels et techniques à nous rendre tous gagas, pas facile, dis-je, de revenir à cette bonne vieille baie d'Hudson du XVIII^e siècle qui ne connaît pas encore le touriste monté sur chenillettes et l'égoportrait avec ours polaire

sous les aurores boréales.

On n'y trouve alors qu'un poste de traite de fourrures et un fort, établis à l'embouchure de la rivière baptisée Churchill par l'occupant anglais de cet immense territoire, la Terre de Rupert, alors sous la coupe d'un puissant monopole. Les eaux bleues de l'estuaire grouillent de bélugas presque aussi nombreux que les asticots sur une viande avariée. Quelque part au nord et à l'ouest s'étendent les rudes forêts, les innombrables lacs et rivières, et encore plus loin, les Barren Lands, la terre sans arbres. Le passage du Nord-Ouest n'est encore qu'une supposition.

Passage du Nord-Ouest

Le mandat confié au jeune explorateur de 26 ans précise les objectifs de son « voyage par voie de terre au nord de Churchill » : « Accroître le commerce, découvrir un passage au nord-ouest et localiser des mines de cuivre. » Qui dit cuivre dit peut-être or, les deux métaux jaunes étant souvent confondus par les informateurs indiens, sinon par les chroniqueurs de la Découverte eux-mêmes. De son aventure aux confins de la mer Arctique, Hearne rapportera « quelques morceaux véritables de minerai de cuivre » ramassés sur les berges d'une rivière dont le toponyme a conservé la trace de cette ancienne obsession : Coppermine.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Le voyage du jeune explorateur Samuel Hearne l'a mené du nord de Churchill jusqu'aux confins de la mer Arctique.

Quant au commerce, celui des pelleteries est déjà florissant, avec les Cris et ceux que Hearne appelle les « Indiens du Nord » (les Chipewyans, aujourd'hui Dene). «... les chasseurs amérindiens», remarque Fraïssé dans son ample, érudite et captivante présentation, « devenus dépendants de la marchandise de troc européenne (cou-teaux, haches, chaudrons, farine, tabac, armes à feu, couvertures...), abandonnaient une partie de leurs chasses traditionnelles de subsistance pour se consacrer à la recherche des fourrures, celle du castor en priorité ».

Sur les effets de la dépendance créée par un tel modèle économique, Hearne, à la fois éclairé d'un Empire exploitateur et simple rouage de la machine, se montre lucide : « Il est

[...] du devoir de chacun des serviteurs de la Compagnie d'encourager l'esprit d'industrie parmi les Indiens [...]. Ce devoir, je puis le dire, a fait constamment le sujet de toute mon attention; mais je suis obligé en même temps de déclarer que les pauvres Indiens ne retirent aucun bénéfice réel de ce commerce, étant prouvé, par le fait (sic), que ceux d'entre eux qui n'ont aucun rapport avec les factoreries sont aussi les plus heureux. » Aussi tard qu'en 1929, l'ethnologue Birket-Smith observe, plus brutalement, à propos des Inuits du Caribou, voisins des Dene : « Il n'est pas rare qu'un homme meure de faim au milieu de peaux de renard d'une valeur de cinq cents dollars. »

Mais bref, à l'ouest, la concurrence des Français qui

pénétrèrent par les Grands Lacs et la rivière des Outaouais se fait sentir, les ballots de fourrures prennent un peu trop souvent la route de Montréal. L'expansion de l'Empire britannique du castor passe finalement par l'immense bassin versant dont les eaux coulent en direction de l'Arctique.

L'œil du naturaliste

Un peu comme les Jésuites qui furent, par défaut, les meilleurs anthropologues du Nouveau Monde, Samuel Hearne, avec son œil de naturaliste, ses notes de terrain et sa minutieuse relation d'un voyage entrepris pour la première fois par un Occidental, a légué un document ethnographique de toute première importance. Au moment où fleurissait en Europe un mythe du bon sauvage ayant son origine dans les premiers contacts avec les nations autochtones des Amériques, les impitoyables observations consignées par Hearne pendant ses tribulations dans les « terres stériles » du Grand Nord se préparaient à jeter une douche froide sur la célébration, aujourd'hui plus vivace que jamais, du sauvage dans toute sa splendeur rousseauiste.

Naturellement écolo, l'Indien ? La vie des Chipewyans qui accompagnent Hearne vers la mer de glace oscille sans cesse entre la pique de la faim et le massacre sans retenue.

Lorsque se pointent les caribous, les chasseurs tuent autant qu'ils peuvent, quitte à prélever grasse, moelle et langue avant d'abandonner la carcasse aux corbeaux. À l'Anglais qui désapprouve, ils répondent « que [c'est] très bien de tuer du gibier tant qu'on en trouve, car l'on n'en rencontre pas toujours. »

Viellards, malades et blessés sont abandonnés dès qu'ils deviennent incapables de suivre l'incessant train nomade. Le quotidien des femmes est une forme d'esclavage et elles sont traitées comme du bétail. Mais ce n'est rien encore à côté du sort que ces Indiens du Nord réservent à leur ennemi atavique, l'Inuit. Lévi-Strauss avait sans doute raison de dire, de « l'état de nature » tel qu'idéalisé par Rousseau, qu'il est « un état qui n'existe plus, qui peut-être n'a point existé ».

Lorsque, au terme d'une éprouvante pérégrination de 2500 kilomètres, Samuel Hearne atteint la mer, il la trouve couverte d'une épaisse banquise en juillet, donc impropre à la navigation et au commerce. Il avait 250 ans d'avance : on y verra, sous peu, des superpétroliers.

LE PIÉTON
DU GRAND NORD

★★★★

Samuel Hearne
Éditions Payot
Paris, 2016, 280 pages

FICTION ITALIENNE

L'Italie à cor et à cri d'Elena Ferrante

Le troisième volet de *L'amie prodigieuse* a les couleurs vives d'un roman féministe et social

CHRISTIAN DESMEULES

Seule écrivaine à figurer en 2016 dans la liste des 100 personnalités les plus influentes du magazine *Time* (avec l'Américain Ta-Nehisi Coates), Elena Ferrante n'a toujours pas révélé son identité, malgré quelques coups portés au bouclier de son anonymat. Auteure d'une dizaine de romans (*Les jours de mon abandon*, *Poupée volée*), l'écrivaine italienne est bien plus qu'un phénomène d'édition.

Celle qui fuit et celle qui reste, le 3^e volet de *L'amie prodigieuse*, la fascinante tétralogie d'Elena Ferrante devenue un véritable phénomène mondial (publié dans 42 pays), se déroule cette fois de 1968 à 1976, période de grands bouleversements sociaux en Occident.

Dans ce double récit d'apprentissage, on retrouve une fois encore Elena Greco, la narratrice devenue écrivaine, fille du portier de la mairie, et Raffaella Cerullo, dite Lina, fille de cordonnier, qui ont toutes deux grandi ensemble dans le même quartier pauvre de Naples. L'amitié entre les deux jeunes femmes, mise à rude épreuve, a toujours été faite d'amour et de haine.

Destins de femmes

Miroir de toutes les failles de la narratrice, Lina a toujours été la plus belle, la plus intelligente, la plus passionnée. À la fois plus libre et esclave de ses passions.

Souvenons-nous : à la fin du tome II, *Le nouveau nom*, tout juste diplômée de l'École normale de Pise, Elena était sur le point d'épouser un jeune prof issu d'une famille d'universitaires bourgeois de Gênes — dont la mère a chaperonné la publication du premier roman de la jeune femme. Elle va tenter cabin-caha de se frayer un chemin au sein de l'intelligentsia du nord de l'Italie, tout en faisant de son mieux pour deve-

nir une mère exemplaire, une épouse parfaite, une sainte.

Naples pourtant semble ne jamais vouloir changer. « Les gens mouraient de l'incurie, de la corruption et des abus. Et pourtant, à chaque élection, ils soutenaient avec enthousiasme les hommes politiques qui rendaient leur vie insupportable. »

Mais en cette fin des années soixante, différents mouvements sociaux commencent à

ébranler sans retour la société italienne. Les luttes syndicales et les revendications des mouvements de la gauche se transforment parfois en lutte armée — premières salves d'actes de terrorisme qui vont ensanglanter la décennie. Une réalité à laquelle font aussi écho les vicissitudes du couple, dopées par les mouvements d'émancipation des femmes dans cette Italie ultraconservatrice de l'après-guerre. À cet égard, les trajectoires des deux protagonistes se rejoignent et semblent exemplaires.

Tandis que Lina, jeune mère célibataire, est devenue ouvrière dans une usine de salaisons napolitaine, enfermée à Florence dans la « prison » d'un mariage sans éclat ni passion où son rôle de mère ne la comble pas autant qu'on le lui avait promis, Elena fomenta sa propre révolte.

Éloge de la fuite

Aux prises avec la culpabilité d'avoir abandonné son amie, délaissé sa famille, tourné le dos à Naples et de faillir à son devoir de mère et d'épouse, Elena a l'impression lourde d'être « celle qui fuit ».

Et puis le monde change. Et les promesses de lendemains qui chantent finiront par se voler elles aussi. « J'avais décampé, dira-t-elle lucidement. Mais seulement pour découvrir, dans les décennies suivantes, que je m'étais trompée, et qu'en réalité nous étions prises dans une chaîne dont les anneaux étaient de plus en plus grands : le quar-



MATTIA LUIGI NAPPI CREATIVE COMMONS

Pour la narratrice de *Celle qui fuit et celle qui reste*, Naples semble ne jamais vouloir changer.

tier renvoyait à la ville, la ville à l'Italie, l'Italie à l'Europe, et l'Europe à toute la planète. »

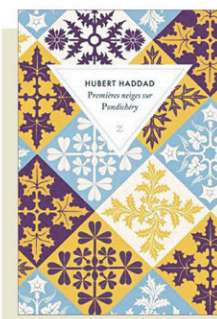
Dans une atmosphère de guerre civile larvée et de combats corps à corps menés jusque dans l'intimité des couples, alors que l'amour et la sexualité sont à réinventer, *Celle qui fuit et celle qui reste* prend aussi les couleurs vives d'un roman féministe et social.

Fidèle à sa narration méditative et haletante, Elena Ferrante réussit encore une fois à captiver en nous exposant le destin de ces deux femmes,

réalisant le délicat tour de force de mêler en un même souffle l'intime et le politique. À suivre, encore.

Collaborateur
Le Devoir

CELLE QUI FUT ET CELLE QUI RESTE
L'AMIE PRODIGIEUSE, TOME III
★★★★
Elena Ferrante
Traduit de l'italien
par Elsa Damien
Gallimard
Paris, 2017, 480 pages



FICTION FRANÇAISE

PREMIÈRES NEIGES
SUR PONDICHÉRY

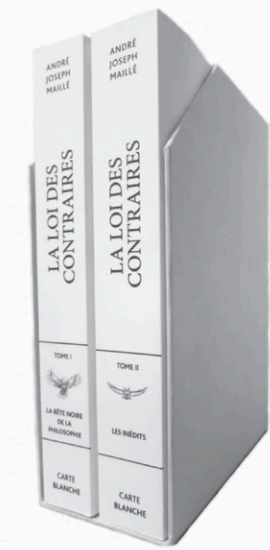
★★★★

Hubert Haddad
Zulma
Paris, 2017, 179 pages.

L'Inde, profond mystère ! C'est le leitmotiv de *Premières neiges sur Pondichéry* d'Hubert Haddad. Le prolifique auteur raconte le sud-continent indien, de Pondichéry à la côte de Malabar, réputée pour sa diversité humaine. Le mythique royaume juif de Cranganore y a vu le jour. Un de ses descendants retrace l'histoire à Hochéa. Ce musicien juif israélien, pacifique, laïque et non pratiquant honnit la situation guerrière d'Israël : il n'y reviendra pas. En quête d'une terre d'exil, il s'interroge sur cette côte indienne. Que reste-t-il de l'extrême tolérance envers les communautés qui y ont afflué ? Des ravages militaires ou racistes l'ont durement affectée. Ici comme ailleurs, les colonisateurs, au nom de leur religion — de l'Inquisition catholique des Portugais aux idolâtries et intégrismes divers — s'en sont pris au cosmopolitisme rayonnant. Nul paradis sur terre. Mais ce natif de Lodz au temps du nazisme veut reprendre le bâton du juif errant. Où peut aller un tel homme en quête de paix ? Ni en Europe ni en Amérique ; en Inde du Sud, peut-être, où ni les bémols ni les couacs de l'histoire n'ont étouffé la douce musique de la liberté.

Guyline Massoutre

NOUVELLE ÉDITION



ANDRÉ JOSEPH MAILLÉ



LA LOI DES CONTRAIRES

CORPUS ÉNANTIOLOGIQUE
DE LA CONCEPTION DU MONDE
ET DE LA RÉFLEXION HUMAINE

I - LA BÊTE NOIRE DE LA PHILOSOPHIE

(HISTORIQUE)

II - LES INÉDITS

(MANIFESTE DE LA NATURE)

Les deux tomes sont vendus dans un coffret : 89,95 \$ • 1232 pages

En librairie • CARTE BLANCHE

ESSAIS

Pour une modernité sceptique

LOUIS CORNELLIER



Mathieu Bock-Côté est souverainiste, pourfend le multiculturalisme et critique l'islamisme, non sans préciser que c'est « une bonne chose [...] de permettre aux musulmans de vivre librement leur foi dans nos sociétés ». Il ne s'oppose pas à l'immigration, mais il en suggère une baisse des seuils, « pour les accorder à nos capacités réelles d'intégration ». Il n'en faut pas plus pour que certains le qualifient de penseur réactionnaire et xénophobe, voire fasciste. Dans la tourmente des attentats de Québec, dont il s'est dit horrifié et dégoûté le soir même sur Twitter, des commentateurs échauffés n'ont pas hésité, dans un amalgame inepte, à affirmer que le discours identitaire de Bock-Côté nourrissait la haine.

Il est vrai que le volubile essayiste n'est pas un homme de gauche consensuel. Peut-on, pour autant, le considérer comme un penseur rétrograde et dangereux, attaché à la défense des vieilles injustices? De quoi, au juste, Bock-Côté est-il le nom?

Le nouveau régime, son plus récent essai, fournit une éclatante réponse à cette question. Le réactionnaire, explique l'essayiste, rejette totalement la modernité, qu'il accuse de tous les maux. Le conservateur, pour sa part, croit plutôt « que la modernité bien pensée, civilisée par la mémoire et le sens de l'enracinement, fait aussi partie de notre héritage ».

Même s'il constate qu'il y a, selon la formule de Freud, un « malaise dans la civilisation », il ne condamne pas radicalement le monde actuel au nom d'un passé idéalisé, mais entend le « réparer », en s'inspirant des ressources de la tradition. Bock-Côté, qui se réclame de ce conservatisme, est, au fond, le nom d'une « modernité sceptique ».

Par son style éloquent et par son propos relevé, le sociologue, dans ce livre, pratique une philosophie d'élite. Il faut donc, pour éviter les malentendus, bien définir les termes utilisés. La gauche à laquelle s'en prend l'essayiste n'est pas la gauche socialiste traditionnelle, mais la nouvelle gauche multiculturaliste ou « diversitaire », celle qui a dé-

laissé la classe ouvrière au profit des autres négligés de l'histoire — les femmes, les minorités culturelles ou sexuelles — et qui considère l'homme occidental comme « un individu fondamentalement aliéné » par ses préjugés culturels, qu'il conviendrait de rééduquer.

Émancipation et enrachement

Cette gauche multiculturaliste rejette l'idée d'une identité nationale fondée sur l'histoire, qualifie de xénophobes ceux qui affirment que les nouveaux arrivants doivent s'intégrer culturellement, et pas seulement juridiquement, à la société d'accueil et remet même en question la division sexuée de l'humanité (théorie du genre), sous prétexte qu'elle réduirait la liberté de l'être humain. Elle entend donc « déconstruire tout ce qui rappelle le monde ancien » pour chanter l'individu libre de toutes entraves extérieures (nature et histoire) et livré à ses seuls desirs, jusqu'à la mort choisie. La droite néolibérale, de ce point de vue, communique avec cette nouvelle gauche et ne trouve pas plus grâce aux yeux de Bock-Côté.

Pour ce dernier, l'être humain a besoin, au contraire, d'ancrages, de « médiations civilisatrices », qui lui offrent des « ressources de sens » afin de guider sa vie. Ces repères, il les trouve en s'inscrivant dans une culture, dans une langue, dans une histoire et dans une civilisation qui le précèdent et dont il doit se faire l'héritier et le protecteur pour ne pas fonder son identité sur un vide symbolique qui le décharne en croyant le libérer.

La thèse du sociologue n'a rien de sulfureux. L'humain, propose-t-elle, est un être d'émancipation, certes, qui ne se laisse pas enfermer dans des déterminismes, mais il est aussi un être d'enracinement, qui a besoin de limites pour ne pas se perdre. En ce sens, son attachement au cadre national et à une identité historique collective, ouverte à ceux qui viennent d'ailleurs et qui souhaitent y participer en l'embranchant sans se renier, n'a rien de maladif, d'aliénant ou d'intolérant, mais constitue au contraire le fondement d'une liberté incarnée.

Sur un ton assuré mais respectueux, à la manière de son maître Raymond Aron, pourrait-on dire, Mathieu Bock-Côté mène un « combat intellectuel » contre une conception de l'homme occidental en guerre contre son héritage. Il est dommage que ses adversaires ne trouvent, pour lui répliquer, que les tartes à la crème d'une pensée de gauche réflexive.

LE NOUVEAU RÉGIME

ESSAIS SUR LES ENJEUX DÉMOCRATIQUES ACTUELS
★★★★
Mathieu Bock-Côté
Boréal
Montréal, 2017, 328 pages

PENSÉE CRITIQUE

Anthologie d'une revendication

Emilie Hache replonge dans les textes au fondement de l'écoféminisme

ISABELLE BOISCLAIR

Reposant sur le postulat selon lequel « l'oppression des femmes et l'oppression de la nature sont les manifestations entremêlées du même cadre culturel oppressif », l'écoféminisme articule la convergence du féminisme, de l'écologie et du pacifisme. Le mot d'ordre, « Reclaim », suggère la réappropriation de la terre, sa revendication. Pour faire connaître les principes qui animent le mouvement et le type d'actions auquel il a donné lieu, Emilie Hache, philosophe, auteure en 2011 de *Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique* (La Découverte), rassemble quelques textes fondateurs.

Activistes de la base, les écoféministes ne visent pas « à prendre le pouvoir mais à se débarrasser du type de pouvoir de ceux qui sont au pouvoir », et cherchent à proposer d'autres formes d'organisation sociale et d'interaction avec la nature. Les exemples d'actions sont nombreux, du mouvement Chipko en Inde, composé de femmes qui, dans les années 1970, ont fait reculer des projets d'abattage des arbres en se rendant dans la forêt et en déclarant qu'elles allaient étreindre les arbres pour éviter qu'ils soient coupés, jusqu'à la Women's Pentagon Action, tenue à Washington en novembre 1980. Celle-ci condamnait tout à la fois le militarisme, le colonialisme, la mauvaise gestion des déchets toxiques et la violence sexuelle, ce qui illustre bien la largeur de l'étendard porté par ces femmes. Est également évoquée l'expérience de communautés lesbiennes qui, au cours des années 1970, ont acquis des centaines d'hectares pour s'y établir, voulant « extraire la terre de la production et de la reproduction capitaliste patriarcale ». L'Oregon Woman's Land est encore actif à ce jour, réalisant ainsi une utopie féministe.

Articulations et tensions

L'écoféminisme est multiple, il n'est pas sans tension : cette pensée est appropriée aussi bien depuis des approches matérialistes que d'autres d'inspiration spiritualiste. Les deux courants expriment ainsi l'opposition qui divise tout le féminisme, entre constructivistes et essentialistes. Il faut comprendre que l'association femmes-nature relève ici bien davantage de la répartition des rôles traditionnels qui façonne ce souci environnemental particulier, ce qu'illustre bien l'histoire de Bachni Devi d'Adwani, qui « mena une résistance contre son propre mari qui avait obtenu un contrat local pour abattre la forêt » d'où elle tirait subsistance pour la famille. Par ailleurs, comme les « entreprises polluantes s'installent là où le foncier est peu élevé, [...] loin des populations blanches favorisées », l'écoféminisme est nécessairement intersectionnel. Il concerne aussi les populations natives américaines : une autochtone rappelle que la « pollution est étrangère à [leur] culture. Il n'existe pas même de mot pour dire dioxine en navajo ».

Actualité de l'écoféminisme

Pourquoi éditer ces textes aujourd'hui? Parce que « les ressemblances entre la situation dans laquelle l'écoféminisme a émergé et la nôtre sont frappantes », notamment la menace de la possible destruction de la Terre par l'accélération du dérèglement climatique. Ce livre veut



ILLUSTRATION TIFFET

ainsi redonner aux écoféministes un peu de lumière, éclipsées qu'elles sont souvent par divers technocrates. Car « aux enjeux abstraits des groupes nationaux, les femmes ont préféré les questions environnementales issues de leur expérience immédiate et concrète ».

Le mouvement féministe rencontre ici « la tradition anarchiste de l'action directe radicale et de la désobéissance civile, refusant de respecter la logique du système des "canaux appropriés" ». Souvent qualifié d'irréaliste, l'écoféminisme a été moqué. Mais qui nierait qu'il n'a pas influencé les

grandes organisations internationales œuvrant pour plus de justice, d'équité et de paix?

Collaboratrice
Le Devoir

RECLAIM

★★★★ 1/2
Emilie Hache
Traduit de l'anglais par Émilie Noteris
Éditions Cambourakis
Paris, 2016, 412 pages

HISTOIRE

Combat d'idées pour le théoricien de la guerre

Carl von Clausewitz est-il un illustre perdant ou le gardien du secret de la victoire?

DAVE NOËL

On apprend davantage de ses échecs que de ses succès. Le théoricien prussien Carl von Clausewitz peut en témoigner. L'auteur du célèbre *Vom Kriege* (*De la guerre*) n'a connu que des défaites sur les champs de bataille de l'épopée napoléonienne. Dans *Clausewitz*, l'historien Bruno Colson reconstitue l'apprentissage à la dure de ce philosophe d'état-major pour qui « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens ».

Né en 1780, Clausewitz tombe dans la marmite militaire dès son jeune âge. Il a douze ans lorsqu'il prend part à l'invasion de la France révolutionnaire au sein de l'armée prussienne qui incendie la ville de Mayence au passage. « Ma voix d'enfant se mêla aux cris de joie qui s'élevaient de cette troupe brutale de soldats », écrit-il. Le philanthropisme des Lumières qui incite les généraux à éviter les bains de sang et les destructions inutiles est sur le point de s'éteindre.

En 1806, la Prusse est écrasée par Napoléon au terme d'une blitzkrieg à la française. Le traumatisme amène Clausewitz à rédiger les premières pages de ce qui deviendra *De la guerre*. « L'écriture dut remplir une fonction cathartique, voire expiatoire », avance Bruno Colson. Ne pouvant supporter la vassalisation de sa patrie, le jeune officier passe à l'Est pour entrer au service de la Russie à temps pour la campagne décisive de 1812. La barrière de la langue le confine toutefois au rang d'observateur et de conseiller. Il y prône la guerre de masse et la militarisation des civils.

Œuvre posthume

D'un abord froid, Clausewitz est plus chaleureux avec sa femme Marie von Brühl, qui édite



DOMAINE PUBLIC

Le théoricien prussien Carl von Clausewitz

De la guerre après la mort de son mari, emporté par le choléra en 1831. « Marie allait lui assurer une deuxième vie et ouvrir la voie à sa célébrité », écrit le biographe. L'influence de cette première lectrice permet de purger l'œuvre du théoricien « de toute cette exaltation emphatique des vertus guerrières masculines qui existaient à l'époque et rebuteaient le lecteur d'aujourd'hui ».

Publié dans une Europe pacifiée, *De la guerre* prend son envol dans la foulée des victoires de la Prusse sur la France de Napoléon III, explique l'historien britannique John Keegan, dont les textes viennent d'être réunis dans une brique reprenant le titre du classique de Clausewitz. « Le monde entier s'empara de l'ouvrage, le lut, le traduisit, le comprit souvent mal, mais à partir de ce moment, tous furent persuadés qu'il renfermait l'essence même du secret de la victoire. »

Keegan ne partage pas l'enthousiasme de Colson envers le « catéchisme » de Clausewitz, ce partisan de la guerre totale qu'il dépeint en « père spirituel » de la Première Guerre mondiale. Le grand historien décédé il y a cinq ans se plaît à rappeler que le théoricien prussien fut le maître à penser d'Hitler sur le plan stratégique. Il est d'ailleurs cité dans le testament du Führer rédigé dans les entrailles de son bunker. Pour Keegan, il faut briser l'axiome de Clausewitz : « La politique doit continuer, mais pas la guerre. »

Le Devoir

CLAUSEWITZ

★★★★
Bruno Colson
Perrin
Paris, 2016, 517 pages

DE LA GUERRE

★★★★ 1/2
John Keegan
Perrin
Paris, 2016, 1229 pages